This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

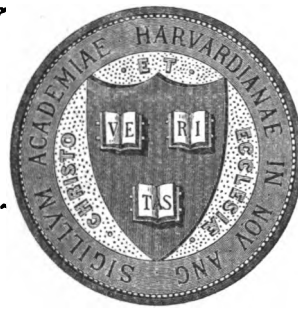
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Mol
178
15

Digitized by Google

Mol 178.15

MOLIÈRE COLLECTION



Harvard College Library

FROM THE LIBRARY OF

FERDINAND BÔCHER, A.M.

INSTRUCTOR IN FRENCH, 1861–1865

PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES, 1870–1902

GIFT OF

JAMES HAZEN HYDE

OF NEW YORK

(Class of 1898)

Received April 17, 1903

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES PIÈCES DE MOLIÈRE

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

Digitized by Google

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été tiré en outre :

20 exemplaires sur papier du Japon, avec triple épreuve de la gravure (nos 1 à 20).

25 exemplaires sur papier de Chine fort, avec double épreuve de la gravure (nos 21 à 45).

25 exemplaires sur papier Whatman, avec double épreuve de la gravure (nos 46 à 70).

70 exemplaires, numérotés.

Digitized by Google

Digitized by Google

Champollion d'après Louis Felsen

LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES
(Scène VII)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MOLIÈRE

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

COMÉDIE EN UN ACTE

AVEC UNE NOTICE ET DES NOTES

PAR

AUGUSTE VITU

Dessin de L. Leloir

GRAVÉ A L'EAU-FORTE PAR CHAMPOLLION

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue de Lille, 7

M DCCC XC

Digitized by Google

Mol 178.15

Harvard College Library
From the Library of
Ferdinand Bôcher
Gift of James H. Hyde

Digitized by Google

NOTICE

SUR LA

CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES

MOLIÈRE, *dans la préface de* L'ÉCOLE DES FEMMES, *achevée d'imprimer le* 17 *mars* 1663, *parlait d'une dissertation qu'il avait écrite sur sa pièce, en forme de dialogue ou de petite comédie. Cette dissertation est devenue* LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, *représentée sur le théâtre du* Palais-Royal *le* 1er *juin suivant. Ce plaidoyer* pro domo sua *est une merveille de grâce spirituelle et de bonne plaisanterie. Il met en pleine lumière la pensée du grand poète comique et ses procédés d'exécution. C'est toute une poétique en quelques pages, et la grosse question des « règles » du théâtre s'y trouve exposée, discutée et résolue par un arrêt définitif et sans appel.*

Le canevas en est des plus simples.

Deux dames du meilleur monde, les deux cousines Uranie et Élise, reçoivent toutes les après-dînées la

Digitized by Google

visite de leurs amis, parmi lesquels « tous les fainéants de la cour ». On voit arriver, l'un après l'autre, la précieuse Climène, un marquis, fertile en saillies et en ce genre de pointes qu'on nomme des turlupinades, le chevalier Dorante, aussi sensé qu'éloquent, enfin le poète Lysidas, cauteleux, pédant et jaloux. Une dispute en règle s'élève entre ces divers personnages au sujet de la comédie nouvelle. La précieuse Climène se récrie contre son indécence. Le marquis turlupin la déclare détestable, parce qu'il a eu de la peine à se placer, parce qu'on lui a marché sur les pieds et fripé ses rubans, en un mot parce qu'elle est détestable, détestable, détestable, et qu'on y veut rimer tarte à la crème avec corbillon. Le poète Lysidas se fait prier pour déchirer l'œuvre d'un confrère, mais enfin il faut bien venger les règles d'Aristote méconnues par ce pauvre Molière. Le chevalier Dorante, discrètement appuyé par les deux cousines, fait tête à l'orage avec une vaillance et une soudaineté de ripostes que rien ne déconcerte, et la controverse finit seulement lorsque le petit laquais Galopin vient annoncer que le souper est servi.

Résumons les objections des ennemis de Molière. L'immoralité, d'abord, mise en relief par la précieuse Climène avec une insistance qui n'est pas à son avantage, car il ne sied pas qu'une femme soit experte à découvrir tant « d'ordures et de saletés » dans les paroles les plus simples. Naturellement, c'est le fameux

Digitized by Google

« le » *qui est le cheval de bataille de Climène, et sur lequel la raisonnable et moqueuse Élise passe aisément condamnation. Le marquis ne saurait justifier son mépris pour la pièce, n'ayant même pas voulu se donner la peine d'écouter; mais le parterre riait, il n'en faut pas davantage pour déplaire au noble turlupin;* tarte à la crème *est tout ce qu'il en a retenu. C'est donc uniquement entre le poète Lysidas et le chevalier Dorante que s'engage le duel sérieux. Lysidas se pose en champion des règles d'Aristote et de la tragédie sacrifiée aux pièces bouffonnes; et l'on peut dire que c'est Molière lui-même qui défend sa pièce et la comédie en général par la bouche du chevalier Dorante. Il soutient qu'entre le poème tragique et le poème comique la difficulté est plutôt dans le second que dans le premier, vu qu'il est moins aisé de bien entrer dans le ridicule des hommes que de quereller le sort et de dire des injures aux dieux; il réfute sans peine quelques chicanes de détail, y compris l'insinuation perfide à propos des mystères de la religion. Enfin, à ceux qui prétendent que toute la pièce est en récits, Uranie réplique péremptoirement que la beauté du sujet de* L'ÉCOLE DES FEMMES *consiste précisément dans la confidence perpétuelle de l'amoureux Horace au ridicule Arnolphe; et ce qui lui paraît plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, qui est averti de tout par une innocente et un étourdi, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.*

Digitized by Google

Au point de vue esthétique, Dorante conclut que, « si les pièces qui sont dans les règles ne plaisent pas et que celles qui plaisent ne soient pas dans les règles, il faudroit de nécessité que les règles eussent été mal faites ». Sentence magistrale, qui contient l'essence et la quintessence de l'art dramatique.

On a voulu découvrir des personnalités sous le masque des divers acteurs de LA CRITIQUE. *On prétend même qu'il en a circulé une « clé », qui mettait les noms sur les visages.*

Par exemple, qui Molière avait-il en vue pour le portrait si vivant de M. Lysidas? Les commentateurs hésitent entre deux noms, celui de Boursault et celui de l'abbé d'Aubignac. Je ne les trouve pas plus vraisemblables l'un que l'autre; et j'estime que Molière n'a voulu dessiner qu'un type général, celui de l'auteur dramatique qui ne réussit pas ou ne réussit plus, et qui se venge de son impuissance en écrasant ses rivaux plus heureux sous le poids de son argumentation pédantesque.

Au premier abord, les réclamations formulées par M. Lysidas en faveur de la protase, de l'épitase et de la péripétie, correspondent à l'idée qu'on se fait vulgairement de l'abbé d'Aubignac, mais cette idée est-elle juste? Il s'en faut de beaucoup. Et d'abord, ces mots tirés du grec ne se rencontrent pas une seule fois dans le fameux ouvrage de l'abbé d'Aubignac, LA PRATIQUE DU THÉATRE; *j'y remarque, au contraire,*

Digitized by Google

un libéralisme de pensée qui, loin de renfermer le poète dramatique dans d'inflexibles règles, se rapproche singulièrement des théories de Molière lui-même, définissant les règles de l'art « quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes ». L'abbé d'Aubignac ne les envisage pas autrement : « Les règles de théâtre ne sont pas fondées en autorité, mais en raison; elles ne sont pas établies sur l'exemple, mais sur le jugement naturel. Et quand nous les nommons l'art ou les règles des anciens, c'est parce qu'ils les ont pratiquées avec beaucoup de gloire, après diverses observations qui ont été faites sur la nature des choses morales, sur la vraisemblance des actions humaines et des événements de cette vie... » (PRATIQUE DU THÉATRE, *p.* 18. *Paris, Sommaville,* 1657, *in*-4°.) *Le fond de la pensée est donc identique chez Molière et chez l'abbé d'Aubignac, en ce qui concerne les règles du théâtre.*

Quant à Boursault, il est encore moins admissible que Molière ait voulu faire l'insigne honneur de le mettre en scène à un jeune auteur qui n'avait pas vingt-cinq ans accomplis, et qui ne s'était encore acquis aucune réputation avec ses petites pièces du MÉDECIN VOLANT (1661), *du* MORT VIVANT (1662), *des* CADENATS *et des* YEUX DE PHILIS CHANGÉS EN ASTRES (1663), *imitées pour la plupart de canevas italiens. Ce qui a cependant donné quelque force à*

Digitized by Google

cette supposition, accréditée par les ennemis de Molière, c'est que Boursault répondit avec acrimonie à LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES *par* LE PORTRAIT DU PEINTRE, *comme s'il eût eu à venger quelque injure personnelle, et qu'on voulût mettre le tort de la provocation du côté de Molière. Mais cette double allégation ne résiste pas à l'examen : elle est expressément démentie dans l'avertissement qui précède l'édition du théâtre de Boursault donnée par sa fille Hyacinthe Boursault en* 1725. « *Ce fut dans le même temps* (1663), *y est-il dit, qu'on l'obligea,* presque malgré lui, *à faire la critique d'une des plus jolies comédies de Molière, qui est* L'ÉCOLE DES FEMMES. *Ce fut pour obéir à ceux qui l'y avaient engagé,* et à qui il ne pouvait rien refuser, *qu'il fit jouer, en* 1663, *sa comédie du* PORTRAIT DU PEINTRE *sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. Molière en fut si piqué que, pour répondre à son censeur, il eut recours aux invectives et à des injures grossières dans son* IMPROMPTU DE VERSAILLES. » *Invectives et injures si l'on veut, il reste acquis par ce témoignage irrécusable que Boursault fut l'agresseur.*

Les noms de l'abbé d'Aubignac et de Boursault étant écartés, je n'insisterai pas pour discerner l'original de Lysidas parmi les auteurs contemporains; cette recherche hypothétique aurait ses périls, car nous apercevrions dans la pénombre le profil du grand Corneille, qui, par un singulier hasard, est

Digitized by Google

précisément, de tous les poètes notables de ce temps-là, celui qui s'inquiétait le plus des formules aristotéliques. Il est peu de ses préfaces et de ses examens où elles ne soient invoquées et discutées. Mais, comme je l'ai fait remarquer dans ma notice sur L'ÉCOLE DES FEMMES *à propos du « monsieur de l'Isle », où l'on voulait voir une allusion maligne à Thomas Corneille, on ne découvre nulle part le moindre indice d'une brouille entre Molière et les deux frères normands.*

Un problème plus grave et plus embarrassant encore est soulevé par la personne du marquis turlupin, du marquis « tarte à la crème », car à ce personnage se rattache l'anecdote plus que suspecte d'après laquelle M. de La Feuillade, rencontrant Molière dans la galerie de Versailles, lui aurait ouvert les bras comme pour lui donner l'accolade et lui aurait rudement frotté le visage sur les boutons de son habit, au point de le mettre en sang, en lui disant : « Tarte à la crème, Molière ! tarte à la crème ! » Qu'un seigneur de la cour se fût permis un pareil acte de brutalité dans la maison royale, envers un homme publiquement honoré de la faveur du maître, l'invraisemblance est assez forte. Cependant, elle a moins choqué qu'on ne l'imaginerait, parce que le lecteur bénévole entrevoit dans le maréchal duc de La Feuillade un personnage chargé d'années et de gloire et pouvant se croire tout permis. A cela je répondrai qu'en 1663 M. de La Feuillade n'était ni maréchal ni

Digitized by Google

duc. François d'Aubusson, comte de La Feuillade, n'était, à l'époque de la première représentation de L'ÉCOLE DES FEMMES, *qu'un simple colonel de cavalerie, qui fut promu maréchal de camp par brevet du 25 septembre 1663, entre* LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES *et* L'IMPROMPTU DE VERSAILLES, *et ne devint maréchal de France qu'en 1675, deux ans après la mort de Molière.*

Mais quelle est la source de l'anecdote et quel en est le garant? C'est le géographe Bruzen de La Martinière qui, le premier, l'a narrée dans sa NOUVELLE VIE DE MOLIÈRE, *qui précède l'édition de 1725. (Amsterdam, 4 volumes in-12.) Il écrivait, dit-il, d'après les souvenirs d'un témoin oculaire. Et cette assertion n'est qu'une impossibilité de plus. Comment comprendre qu'un « témoin oculaire » eût attendu soixante-deux ans (1663-1725) pour divulguer un fait qui devait s'être passé devant toute la cour, et que, pendant cet espace des deux tiers d'un siècle, personne n'en eût jamais soufflé mot? Il faut donc, sans hésiter, reléguer l'acte brutal de M. de La Feuillade au rang de tant d'autres fables, comme celle du dîner de Molière avec Louis XIV, révélé à la crédulité publique par Mme Campan cent cinquante ans après la mort du grand poète comique.*

Cette rectification faite pour l'honneur de M. de La Feuillade, il est temps de dire qu'un examen scrupuleux m'a conduit à des aperçus intéressants

Digitized by Google

et absolument nouveaux, car il y a eu quelque chose; *mais quoi? C'est ce que nous allons tâcher de deviner, en interrogeant les pamphlets que déchaîna* LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, *bientôt suivie* (14 *octobre* 1663) *par* L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

On en connaît quatre :

1° ZÉLINDE, *par le comédien De Villiers, représentée sur l'Hôtel de Bourgogne à une date comprise entre juin et juillet, car le privilège de* ZÉLINDE *est daté du* 15 *juillet et l'achevé d'imprimer du* 4 *août*[1];

2° LE PORTRAIT DU PEINTRE, *par Boursault, représenté au même théâtre que* ZÉLINDE; *le privilège est du* 10 *octobre et l'achevé d'imprimer du* 4 *novembre;*

---

1. On a longtemps attribué *Zélinde* à Donneau de Vizé, par suite d'une confusion entre les initiales D. V. de ce jeune homme et celles du comédien De Villiers. Mais l'erreur est certaine. De Villiers, auquel personne ne conteste la paternité de *la Vengeance des Marquis,* a écrit, dans la *Lettre sur les affaires du Théâtre* (1664, in-12), ces deux passages décisifs : « Voilà ce que vous ont dû faire connoître les deux pièces que vous avez reçues de ma part » ; et, un peu plus loin : « Élomire en a depuis ouï conter les défauts (de *l'École des Femmes*) à tant de monde, qu'il a cru en devoir faire lui-même une critique pour empêcher les autres d'y travailler, ce qui fut cause que je fis ensuite *ma Zélinde*... » Ainsi, la *Zélinde* et *la Vengeance des Marquis* sont l'œuvre d'un seul et même auteur. M. Fournel ne s'y est pas trompé; mais il paraît que l'éditeur de Molière, dans la collection des *Grands Écrivains de la France*, n'avait pas lu la *Lettre sur les affaires du Théâtre.*

Digitized by Google

3° L'IMPROMPTU DE L'HOTEL DE CONDÉ, *par Montfleury, représenté publiquement à l'Hôtel de Bourgogne en novembre* 1663 ; *privilège du* 15 *janvier* 1664, *l'achevé d'imprimer du* 19 ;

4° LA VENGEANCE DES MARQUIS, *par De Villiers, représentée au même théâtre le* 13 *décembre* 1663 (*pas de privilège ni d'achevé d'imprimer; a paru dans* LES DIVERSITEZ GALANTES, 1664).

Les trois auteurs de ces quatre comédies satiriques s'accordent en un point : c'est que les moqueries de Molière sur les marquis et sur les turlupins, c'est-à-dire sur les plaisantins de la cour, ne l'ont point brouillé avec ceux qu'on l'accuse d'avoir joués.

ORIANE.

S'il en est ainsi, pourquoi font-ils si bonne mine à Élomire (anagramme du nom de Molière), et pourquoi ceux qu'il dépeint le mieux l'embrassent-ils lorsqu'ils le rencontrent?

ZÉLINDE.

C'est parce qu'il leur donne sujet de se rire les uns des autres et de s'appeler entre eux turlupins, comme ils font à la cour, depuis qu'Elomire a joué sa *Critique*.

(*Zélinde*, pp. 70-71.)

Écoutons maintenant Boursault :

AMARANTHE.

... A la fin craint-il point qu'on s'en choque ?
J'en sçais un enragé dont souvent il se moque.
A son meilleur ami je veux bien l'avouer.

DORANTE.

J'en sçais vingt trop heureux de se laisser jouer,
Témoin trois l'autre jour qu'on nommoit du parterre,

Digitized by Google

Et qui, dans une loge où chacun les voyoit,
Rioient comme des fous de ce qu'on les jouoit.
. . . . . .
De tous les turlupins c'est un homme chéri.

Cette mansuétude des marquis, les civilités qu'ils prodiguaient à Molière et les invitations à dîner que le poète comédien n'acceptait qu'à la condition de payer son écot, sont d'autant plus significatives qu'on n'avait rien négligé pour les exciter contre lui. Le comédien De Villiers se distingue par son acharnement dans cette guerre déloyale. Tantôt il accuse Élomire (ZÉLINDE, *p.* 45) *de répandre lui-même le bruit qu'on l'avait menacé de coups de bâton, afin d'agir sur la curiosité publique. Zélinde elle-même va plus loin* (*p.* 69): « *Je voudrois, dit cette reine des précieuses, je voudrois le faire berner et faire tenir la couverture par quatre marquis.* » *A quoi il est répliqué par Aristide :* « *Les marquis l'aiment très fort et se mettroient peut-être à sa place afin qu'il les bernast de toute manière.* » *Çà et là, de transparentes allusions désignent M. de La Feuillade comme l'original du marquis turlupin, entre autres celle-ci* (*p.* 69) : « *Il ne fait que changer les comtes en marquis quand il veut jouer les autres* », *indication fort utile, car elle explique comment on s'y prend pour ajuster la personne du comte de La Feuillade avec la qualité de marquis sous laquelle on prétend le reconnaître dans* LA CRITIQUE. *Nous approchons*

Digitized by Google

évidemment des sources de la légende qui se sera formée plus tard d'après des souvenirs éloignés et déjà confus.

Mais voici une autre surprise que me réservait ZÉLINDE *dans le passage suivant, qui n'a jamais été signalé. Il faut le transcrire textuellement :*

ZÉLINDE.

Ne seroit-ce point chose bien divertissante de voir le marquis donner mille louanges à « tarte à la crème », et de l'entendre crier, au lieu de : « Voilà qui est détestable ! » « Tarte à la crème est incomparable, morbleu ! incomparable ! C'est ce qu'on appelle incomparable, et du dernier incomparable ! » Cela ne feroit-il pas un plaisant effet ?

ORIANE.

Cela feroit le meilleur effet du monde, *après l'aventure de tarte à la crème arrivée depuis peu à Élomire.* Je crois qu'elle luy fera doresnavant bien mal au cœur, et qu'il n'en entendra jamais parler, ny ne mettra sa perruque, sans se ressouvenir *qu'il ne fait pas bon jouer les princes et qu'ils ne sont pas si insensibles que les marquis turlupins.*

(*Zélinde*, p. 65.)

Ces lignes curieuses, demeurées inaperçues jusqu'à présent, renferment, si on leur reconnaît une valeur documentaire, trois affirmations distinctes :

1° *Molière aurait eu à subir, dans des circonstances mal définies, un mauvais traitement analogue à celui qu'on a, soixante-deux ans plus tard, mis à la charge du comte de La Feuillade ;*

2° *L'avanie aurait été infligée à Molière par* un prince *qu'il avait joué ;*

Digitized by Google

3° *Ce n'est pas un marquis, et par conséquent ce n'est pas M. de La Feuillade, qui, d'ailleurs, n'était pas un ennemi de Molière, puisqu'il s'était fait donner par celui-ci une représentation des* FACHEUX, *le mercredi 26 avril 1662, et l'avait gratifié de deux cents livres.*

Nulle confusion possible sur ces deux derniers points. Le comte ou marquis de La Feuillade ne saurait être rangé dans la catégorie des princes; et, dans un temps où le titre même de prince n'avait aucune valeur héraldique en dehors des princes souverains, il ne peut être question ici que d'un prince de souche royale. Le nombre en était fort petit au temps de Louis XIV, et, comme ce n'est pas à coup sûr le duc d'Orléans qu'on veut désigner, puisque ce prince, frère du roi, était le protecteur de la troupe du Palais-Royal, nous sommes invinciblement conduits vers la branche cadette de Bourbon, c'est-à-dire la maison de Condé.

Ici les faits vont se grouper pour donner corps à cette hypothèse. La vie de Boursault, publiée par sa fille, nous apprend que, dès ses débuts, « le grand Louis de Condé » s'était déclaré son protecteur, et nous apercevons tout de suite qui pouvaient être « ceux qui avaient engagé Boursault » à attaquer Molière, et à qui l'auteur du PORTRAIT DU PEINTRE *« ne pouvait rien refuser ».*

Enfin, le titre du pamphlet de Montfleury, L'IM-

Digitized by Google

PROMPTU DE L'HOTEL DE CONDÉ, *prouve que cette comédie satirique avait été jouée chez Monsieur le Prince avant de monter sur les planches de l'Hôtel de Bourgogne. Molière avait placé* L'IMPROMPTU DE VERSAILLES *sous la protection royale; Montfleury mit le sien sous le patronage de la maison de Condé, et celle-ci ne désavoua pas cette espèce d'antithèse, qui pouvait paraître peu respectueuse. Elle ne surprend pas, d'ailleurs, de leur part. Le grand Condé n'était pas coupable seulement de s'être allié aux Espagnols pour combattre le cardinal Mazarin; il est certain qu'il visait plus haut, et qu'il avait songé à usurper la couronne : aussi, même lorsqu'il eut fait sa soumission, resta-t-il encore en disgrâce pendant trois ans, c'est-à-dire jusqu'à cette même année* 1663, *où il obtint enfin un commandement dans l'armée de Lorraine. Quant à son fils, le duc d'Enghien, Louis XIV le tint toujours éloigné de tous les emplois comme de sa propre personne. « C'était, dit Saint-Simon, un petit homme très mince et très maigre, dont le visage, d'assez petite mine, ne laissait pas d'imposer par le feu et l'audace de ses yeux. » Tels étaient les deux protecteurs de Montfleury, l'ennemi de Molière. Cependant le grand Condé montrait déjà du goût pour celui-ci, puisque, le* 29 *septembre* 1663, *il avait fait venir la troupe du Palais-Royal au château de Chantilly pour y représenter six pièces de Molière, y compris* L'ÉCOLE DES FEMMES *et* LA CRITIQUE. *Il y a*

Digitized by Google

là un point obscur que l'académicien Auger, en son édition de Molière, essaya d'éclaircir par une conjecture : il supposait que ce n'était pas le grand Condé qui aurait donné asile à la pièce de Montfleury, mais son fils, le duc d'Enghien, qui n'avait pas les mêmes sentiments que son illustre père envers l'auteur de LA CRITIQUE. *M. Victor Fournel, dont l'opinion est d'un grand poids, s'est à peu près rallié à l'hypothèse imaginée par Auger. Il ne serait pas malaisé de la faire avancer d'un pas de plus et de suggérer que le prince qui se crut joué par Molière n'était autre que ce même duc d'Enghien (qui, plus tard, serait revenu à une appréciation plus équitable, puisqu'il accepta de Brécourt la dédicace de sa comédie apologétique intitulée* L'OMBRE DE MOLIÈRE). *Mais comment s'expliquer alors que, le mardi 11 décembre, la troupe du Palais-Royal ait été mandée à l'hôtel de Condé (qui occupait l'emplacement actuel du théâtre de l'Odéon), pour y jouer, au mariage du duc d'Enghien avec l'infante de Bavière,* LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES *et* L'IMPROMPTU DE VERSAILLES?

Les renseignements qui précèdent ne donnent donc pas la solution certaine et définitive du problème suscité par les paroles énigmatiques de Zélinde; mais ils le posent autrement et circonscrivent le champ des recherches au-dessus et en dehors du comte de La Feuillade. Il nous suffit de l'avoir signalé.

Digitized by Google

J'ai dit que LA CRITIQUE *fit sa première apparition le* 1er *juin* 1663; *et Loret l'annonçait en ces termes* (*lettre du* 2 *juin*) :

Les comédiens de Monsieur,
Pour qui, dans mon intérieur,
J'ay de l'amour et de l'estime,
Et surtout pour une anonyme,
Ont aussi mis sur le bureau
Quelque chose de fort nouveau,
Savoir une pièce comique
Qui s'intitule *la Critique*.
Sans doute que très bien des gens
De la voir seront diligents,
Etant, dit-on, fort singulière,
Et venant du rare Molière,
C'est-à-dire de bonne main.
Je la verrai, je crois, demain.

Il n'en parla plus; mais il passa complètement sous silence les comédies satiriques accueillies par l'Hôtel de Bourgogne, ce qui prouve la réalité de son amour et de son estime pour les comédiens de Monsieur.

Voici quelle fut la distribution primitive des rôles de LA CRITIQUE :

Uranie	Mlles	DE BRIE.
Élise		Armande BÉJARD.
Climène. . . .		DU PARC.
Le Marquis . .	Les sieurs	LA GRANGE.
Dorante. . . .		BRÉCOURT.
Lysidas		DU CROISY.

Le petit rôle de Galopin fut probablement joué par un gagiste, ou par l'enfant de quelqu'un de la

Digitized by Google

troupe, le même, sans doute, qui avait joué le petit laquais Almanzor des PRÉCIEUSES RIDICULES.

LA CRITIQUE *accompagna* L'ÉCOLE DES FEMMES *trente-quatre fois sur l'affiche du Palais-Royal, du vendredi* 1er *juin au dimanche* 12 *août. La reprise de* L'ÉCOLE DES FEMMES *avec son commentaire obtint un grand succès : les recettes s'élevèrent d'abord de* 1,357 *livres à* 1,731 *livres* (15 *juin*), *et le nombre des loges louées atteste l'empressement de la haute société, confirmé par de nombreuses visites ou représentations à domicile, notamment chez* Mme *de Cœuvres, chez le duc de Richelieu à Conflans et chez* Mme *de Brissac. Le roi lui-même assista à la représentation publique du lundi* 9 *juillet ; puis il fit encore représenter pour lui les deux pièces, le mercredi* 12 *septembre, au château de Vincennes. C'étaient là des marques nouvelles d'une faveur qui s'était hautement déclarée au mois de mars précédent par l'attribution à Molière d'une pension royale de mille livres « en qualité de bel esprit », le tirant ainsi du rang des comédiens et l'égalant aux écrivains les plus estimés du royaume.*

Molière remercia le roi par une épître en vers (*publiée chez Guillaume de Luyne et Gabriel Quinet,* 1663, *in*-4° *de* 4 *pp.*), *recueillie dans toutes les éditions de ses œuvres complètes, et qui est une pièce à consulter pour l'intelligence entière des débats soulevés par la* CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, *et surtout pour la question des « marquis ». Dans ce*

Digitized by Google

discours, où Molière s'adresse au monarque avec une familiarité enjouée qui sent son homme en crédit, il feint que sa Muse soit envoyée par lui au lever du roi pour lui faire son remerciement; « mais, lui dit-il,

Gardez-vous bien d'être en Muse bâtie :
Un air de Muse est choquant dans ces lieux;
On y veut des objets à réjouir les yeux;
Vous en devez être avertie;
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux
Lorsqu'en marquis vous serez travestie.
Vous savez ce qu'il faut pour paroître marquis;
N'oubliez rien de l'air ni des habits;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix;
Que le rabat soit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits... »

Et le poète continue en décrivant, avec une verve et une action qui donnent l'impression de la chose vue, les manèges employés par les marquis, peignant galamment leur perruque, puis allant, du même peigne, gratter à la porte du roi, montrant de loin leur chapeau, « montant sur quelque chose pour faire voir leur museau », et criant « d'un ton rien moins que naturel » :

Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel!

Cette scène impayable, où Molière raille d'un crayon mordant et fin « les ridicules » qui abondaient au petit lever dans la salle des Gardes au

Digitized by Google

Louvre, et semble associer le roi à cette satire de la cour, n'est que le prélude d'une hardiesse plus grande qui sera L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

La première édition de LA CRITIQUE *a été donnée par Charles de Sercy, Guillaume de Luyne, Barbin, Joly et autres associés au privilège, daté du* 10 *juin* 1663; *achevé d'imprimer le* 7 *août suivant, Paris,* 1663, *in*-12.

LA CRITIQUE *a depuis longtemps cessé de figurer au répertoire courant de la Comédie-Française; cependant elle y a été reprise le* 24 *avril* 1873 *par son administrateur général M. Perrin. Elle était jouée par des artistes supérieurs : Mmes Plessy, Madeleine Brohan, MM. Bressant et Coquelin, auxquels il faut ajouter Mlle Royer et M. Chéri.*

AUGUSTE VITU.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

COMÉDIE EN UN ACTE

Digitized by Google

Digitized by Google

A LA REINE MÈRE

MADAME,

Je sais bien que VOTRE MAJESTÉ n'a que faire de toutes nos dédicaces, et que ces prétendus devoirs dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers elle sont des hommages, à dire vrai, dont elle nous dispenseroit très volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES, *et je n'ai pu refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joie à VOTRE MAJESTÉ sur cette heureuse convalescence qui redonne à nos vœux la plus grande et la meilleure princesse du monde, et nous promet en elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis, dans cette allégresse générale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir VOTRE MAJESTÉ, Elle, MADAME, qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissements, qui de ses hautes pensées et de ses importantes occupations descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, et ne dédaigne pas de rire de cette même bouche dont elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit de*

Digitized by Google

l'espérance de cette gloire ; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde, et, quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joie que puisse recevoir,

MADAME,

De Votre Majesté

Le très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur et sujet,

J.-B. P. MOLIÈRE.

Digitized by Google

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

Digitized by Google

LES PERSONNAGES

URANIE.
ÉLISE.
CLIMÈNE.
GALOPIN, laquais.
LE MARQUIS.
DORANTE, ou LE CHEVALIER.
LYSIDAS, poète.

Digitized by Google

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES

SCÈNE PREMIÈRE

URANIE, ÉLISE.

URANIE.

Quoi! cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ÉLISE.

Personne du monde.

URANIE.

Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

ÉLISE.

Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre

Digitized by Google

coutume, et votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéants de la cour.

URANIE.

L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

ÉLISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

ÉLISE.

Ah! très humble servante au bel esprit; vous savez que ce n'est pas là que je vise.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ÉLISE.

Je l'aime aussi; mais je l'aime choisie, et la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

URANIE.

La délicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

ÉLISE.

Et la complaisance est trop générale, de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

Digitized by Google

URANIE.

Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagants.

ÉLISE.

Ma foi, les extravagants ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisants dès la seconde visite. Mais, à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles?

URANIE.

Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

ÉLISE.

Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer aux conversations du Louvre de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des halles et de la place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans! et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : « Madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil », à cause que Boneuil est un village à trois lieues d'ici! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? et ceux qui trouvent

Digitized by Google

ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE.

On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle, et la plupart de ceux qui affectent ce langage savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

ÉLISE.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des sottises et d'être mauvais plaisants de dessein formé. Je les en tiens moins excusables, et, si j'en étois juge, je sais bien à quoi je condamnerois tous ces messieurs les turlupins.

URANIE.

Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

ÉLISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, et que...

SCÈNE II

GALOPIN, URANIE, ÉLISE.

GALOPIN.

Voilà Climène, Madame, qui vient ici pour vous voir

Digitized by Google

URANIE.

Eh! mon Dieu! quelle visite!

ÉLISE.

Vous vous plaigniez d'être seule : aussi le Ciel vous en punit.

URANIE.

Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN.

On a déjà dit que vous y étiez.

URANIE.

Et qui est le sot qui l'a dit?

GALOPIN.

Moi, Madame.

URANIE.

Diantre soit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GALOPIN.

Je vais lui dire, Madame, que vous voulez être sortie.

URANIE.

Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE.

Ah! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est!

Digitized by Google

ÉLISE.

Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son naturel : j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion, et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

URANIE.

L'épithète est un peu forte.

ÉLISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus, si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification?

URANIE.

Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

ÉLISE.

Il est vrai, elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête, n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paroître grands.

URANIE.

Doucement donc : si elle venoit à entendre...

Digitized by Google

ÉLISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne et les choses que le public a vues de lui. Vous connoissez l'homme, et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, et qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il étoit là pour défrayer la compagnie de bons mots, que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire, qu'il devoit faire des *impromptus* sur tout ce qu'on disoit, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence, et la dame fut aussi mal satisfaite de lui que je le fus d'elle.

URANIE.

Tais-toi; je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ÉLISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse et d'un turlupin!

Digitized by Google

URANIE.

Veux-tu te taire! la voici.

SCÈNE III

CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

URANIE.

Vraiment, c'est bien tard que...

CLIMÈNE.

Eh! de grâce, ma chère, faites-moi vite donner un siège.

URANIE.

Un fauteuil promptement.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu!

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMÈNE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMÈNE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont prise?

Digitized by Google

CLIMÈNE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous que l'on vous délace?

CLIMÈNE.

Mon Dieu non. Ah!

URANIE.

Quel est donc votre mal? et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMÈNE.

Il y a plus de trois heures, et je l'ai rapporté du Palais-Royal.

URANIE.

Comment?

CLIMÈNE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de *l'École des Femmes*. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ÉLISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe.

URANIE.

Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

Digitized by Google

CLIMÈNE.

Quoi! vous l'avez vue?

URANIE.

Oui, et écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMÈNE.

Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère?

URANIE.

Je ne suis pas si délicate, Dieu merci, et je trouve, pour moi, que cette comédie seroit plutôt capable de guérir les gens que de les rendre malades.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu, que dites-vous là? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison? et, dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. Les « enfants par l'oreille » m'ont paru d'un goût détestable; la « tarte à la crème » m'a affadi le cœur, et j'ai pensé vomir au « potage ».

ÉLISE.

Mon Dieu! que tout cela est dit élégamment! J'aurois cru que cette pièce étoit bonne; mais

Digitized by Google

Madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment malgré qu'on en ait.

URANIE.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance, et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMÈNE.

Ah! vous me faites pitié de parler ainsi, et je ne saurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme et salit à tous moments l'imagination?

ÉLISE.

Les jolies façons de parler que voilà! Que vous êtes, Madame, une rude joueuse en critique! et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie!

CLIMÈNE.

Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement, et, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE.

Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

Digitized by Google

CLIMÈNE.

Hélas! tout; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la sauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.

URANIE.

Il faut donc que, pour les ordures, vous ayez des lumières que les autres n'ont pas : car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMÈNE.

C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément : car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ÉLISE.

Ah!

CLIMÈNE.

Hay! hay! hay!

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMÈNE.

Hélas! est-il nécessaire de vous les marquer?

URANIE.

Oui : je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

Digitized by Google

CLIMÈNE.

En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris?

URANIE.

Eh bien! que trouvez-vous là de sale?

CLIMÈNE.

Ah!

URANIE.

De grâce?...

CLIMÈNE.

Fi!

URANIE.

Mais encore?

CLIMÈNE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMÈNE.

Tant pis pour vous.

URANIE.

Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMÈNE.

L'honnêteté d'une femme...

Digitized by Google

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre, et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse et leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; et, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes, à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête et leurs cachements de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMÈNE.

Enfin il faut être aveugle dans cette pièce et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

Digitized by Google

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMÈNE.

Ah! je soutiens, encore un coup, que les saletés y crèvent les yeux.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMÈNE.

Quoi! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons?

URANIE.

Non vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête, et, si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMÈNE.

Ah! ruban tant qu'il vous plaira; mais ce *le* où elle s'arrête n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées; ce *le* scandalise furieusement, et, quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le*.

ÉLISE.

Il est vrai, ma cousine; je suis pour Madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

Digitized by Google

CLIMÈNE.

Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ÉLISE.

Comment dites-vous ce mot-là, Madame?

CLIMÈNE.

Obscénité, Madame.

ÉLISE.

Ah! mon Dieu! obscénité. Je ne sais ce que ce mot veut dire, mais je le trouve le plus joli du monde.

CLIMÈNE.

Enfin vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE.

Eh! mon Dieu! c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ÉLISE.

Ah! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre suspecte à Madame! Voyez un peu où j'en serois si elle alloit croire ce que vous dites. Serois-je si malheureuse, Madame, que vous eussiez de moi cette pensée?

CLIMÈNE.

Non, non, je ne m'arrête pas à ses paroles, et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

ÉLISE.

Ah! que vous avez bien raison, Madame, et

Digitized by Google

que vous me rendrez justice quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans vos sentiments et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche!

CLIMÈNE.

Hélas! je parle sans affectation.

ÉLISE.

On le voit bien, Madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action et votre ajustement, ont je ne sais quel air de qualité qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles, et je suis si remplie de vous que je tâche d'être votre singe et de vous contrefaire en tout.

CLIMÈNE.

Vous vous moquez de moi, Madame.

ÉLISE.

Pardonnez-moi, Madame. Qui voudroit se moquer de vous?

CLIMÈNE.

Je ne suis pas un bon modèle, Madame.

ÉLISE.

Oh! que si, Madame.

CLIMÈNE.

Vous me flattez, Madame.

ÉLISE.

Point du tout, Madame.

Digitized by Google

CLIMÈNE.

Épargnez-moi, s'il vous plaît, Madame.

ÉLISE.

Je vous épargne aussi, Madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, Madame.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu! brisons là, de grâce. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable. (*A Uranie.*) Enfin nous voilà deux contre vous, et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles...

SCÈNE IV

LE MARQUIS, CLIMÈNE, GALOPIN, URANIE, ÉLISE.

GALOPIN.

Arrêtez, s'il vous plaît, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute?

GALOPIN.

Si fait, je vous connois; mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah! que de bruit, petit laquais!

Digitized by Google

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans la chambre.

GALOPIN.

Il est vrai, la voilà ; mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS.

C'est votre laquais, Madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y êtes pas, Madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à Monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE.

Voyez cet insolent! Je vous prie, Monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit : c'est un petit écervelé qui vous a pris pour un autre.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vu, Madame; et, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ÉLISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

URANIE.

Un siège donc, impertinent!

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un?

URANIE.

Approchez-le.

(*Le petit laquais pousse le siège rudement.*)

LE MARQUIS.

Votre petit laquais, Madame, a du mépris pour ma personne.

ÉLISE.

Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS.

C'est peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaise mine : hay! hay! hay! hay!

ÉLISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, Mesdames, lorsque je vous ai interrompues?

Digitized by Google

URANIE.

Sur la comédie de *l'École des Femmes*.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMÈNE.

Eh bien! Monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMÈNE.

Ah! que j'en suis ravie!

LE MARQUIS.

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grâce.

ÉLISE.

Il est vrai que cela crie vengeance contre *l'École des Femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

URANIE.

Ah! voici Dorante, que nous attendions.

Digitized by Google

SCÈNE V

DORANTE, LE MARQUIS, CLIMÈNE, ÉLISE, URANIE.

DORANTE.

Ne bougez, de grâce, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui depuis quatre jours fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris, et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus : car enfin j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

URANIE.

Voilà monsieur le marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je la trouve détestable; morbleu! détestable; du dernier détestable; ce qu'on appelle détestable.

DORANTE.

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS.

Quoi! Chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce?

Digitized by Google

DORANTE.

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu! je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, Marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle est détestable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle est détestable parce qu'elle est détestable.

DORANTE.

Après cela il n'y a plus rien à dire; voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sais-je, moi? Je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me damne! et Dorilas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE.

L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire

Digitized by Google

que le parterre y fait : je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde, et tout ce qui égayoit les autres ridoit son front. A tous les éclats de risée, il haussoit les épaules et regardoit le parterre en pitié; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut : « Ris donc, parterre! ris donc! » Ce fut une seconde comédie que le chagrin de notre ami; il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, Marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de quinze sols ne fait rien du tout au bon goût; que, debout ou assis, on peut donner un mauvais jugement, et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et

Digitized by Google

que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, Chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hay! hay! hay! hay! hay! hay!

DORANTE.

Ris tant que tu voudras : je suis pour le bon sens, et ne saurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours et parlent hardiment de toutes choses sans s'y connoître; qui dans une comédie se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contresens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier et de les mettre hors de place. Eh! morbleu! Messieurs, taisez-vous quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose; n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne di-

Digitized by Google

sant mot on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu! Chevalier, tu le prends là...

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toi que je parle : c'est à une douzaine de messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible, et je les dauberai tant, en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Dis-moi un peu, Chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit?

DORANTE.

Oui, sans doute, et beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demandez-lui ce qui lui semble de *l'École des Femmes :* vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Eh! mon Dieu, il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière, et même qui seroient bien fâchés d'être

Digitized by Google

de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider.

URANIE.

Il est vrai, notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit, et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie partout pour épouvantable, et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE.

Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris, et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté. Celle-ci pousse

Digitized by Google

l'affaire plus avant qu'aucune, et l'habileté de son scrupule découvre des saletés où jamais personne n'en avoit vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve.

URANIE.

Vous êtes bien fou, Chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta comédie en faisant la satire de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...

ÉLISE.

Tout beau, Monsieur le Chevalier : il pourroit y en avoir d'autres qu'elle qui seroient dans les mêmes sentiments.

DORANTE.

Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins, et que, lorsque vous avez vu cette représentation...

ÉLISE.

Il est vrai; mais j'ai changé d'avis, et Madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE.

Ah! Madame, je vous demande pardon, et, si

Digitized by Google

vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMÈNE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison : car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout à fait indéfendable, et je ne conçois pas...

URANIE.

Ah! voici l'auteur monsieur Lysidas : il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siège vous-même, et vous mettez là.

SCÈNE VI

LYSIDAS, DORANTE, LE MARQUIS, ÉLISE, URANIE, CLIMÈNE.

LYSIDAS.

Madame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise dont je vous avois parlé, et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ÉLISE.

C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

Digitized by Google

URANIE.

Asseyez-vous donc, Monsieur Lysidas; nous lirons votre pièce après souper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui étoient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le crois; mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît : nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.

LYSIDAS.

Je pense, Madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là?

URANIE.

Nous verrons. Poursuivons, de grâce, notre discours.

LYSIDAS.

Je vous donne avis, Madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

URANIE.

Voilà qui est bien. Enfin j'avois besoin de vous lorsque vous êtes venu, et tout le monde étoit ici contre moi.

ÉLISE, *montrant Dorante.*

Il s'est mis d'abord de votre côté; mais, maintenant qu'il sait que Madame est à la tête du

Digitized by Google

parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMÈNE.

Non, non, je ne voudrois pas qu'il fît mal sa cour auprès de madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE.

Avec cette permission, Madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE.

Mais auparavant sachons un peu les sentiments de monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, Madame?

URANIE.

Sur le sujet de *l'École des Femmes*.

LYSIDAS.

Ha! ha!

DORANTE.

Que vous en semble?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-dessus, et vous savez qu'entre nous autres auteurs nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie?

Digitized by Google

LYSIDAS.

Moi, Monsieur?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Assurément?

LYSIDAS.

Assurément; pourquoi non? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE.

Hom! hom! vous êtes un méchant diable, Monsieur Lysidas; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon Dieu, je vous connois; ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moi, Monsieur?

DORANTE.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

Digitized by Google

LYSIDAS.

Hay! hay! hay!

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS.

Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah! ah! ah! ah! ah!

DORANTE.

Pousse, mon cher Marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

DORANTE.

Il est vrai, le jugement de monsieur Lysidas est quelque chose de considérable; mais monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela. Et, puisque j'ai bien l'audace de me défendre contre les sentiments de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ÉLISE.

Quoi! vous voyez contre vous Madame, monsieur le marquis et monsieur Lysidas, et vous osez résister encore? Fi! que cela est de mauvaise grâce!

Digitized by Google

CLIMÈNE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce!

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bientôt dit, Marquis; il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi, et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS.

Parbleu! tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! je ne dis plus mot; tu as raison, Marquis : puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés, et qui parlent sans intérêt; il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMÈNE.

Rendez-vous ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

Digitized by Google

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale, et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie, et c'est se taxer hautement d'un défaut que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMÈNE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ÉLISE.

Assurément, Madame, on ne vous y cherchera point : votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE.

Aussi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous,

Digitized by Google

et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE.

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce; et, pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable de voir que cet auteur impertinent nous appelle des animaux.

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais, qu'il est des amours emportés aussi bien que des doucereux, et qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection par celles mêmes qui les reçoivent?

ÉLISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurois digérer cela, non plus que le « potage » et la « tarte à la crème », dont Madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! ma foi, oui, « tarte à la crème ». Voilà ce que j'avois remarqué tantôt; « tarte à la crème ».

Digitized by Google

Que je vous suis obligé, Madame, de m'avoir fait souvenir de « tarte à la crème » ! Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour « tarte à la crème » ? « Tarte à la crème », morbleu ! « tarte à la crème » !

DORANTE.

Eh bien, que veux-tu dire, « tarte à la crème » ?

LE MARQUIS.

Parbleu ! « tarte à la crème », Chevalier.

DORANTE.

Mais encore ?

LE MARQUIS.

« Tarte à la crème. »

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

« Tarte à la crème. »

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

« Tarte à la crème », Madame.

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire ?

LE MARQUIS.

Moi ? rien ; « tarte à la crème ».

URANIE.

Ah ! je le quitte.

ÉLISE.

Monsieur le marquis s'y prend bien, et vous

Digitized by Google

bourre de la belle manière. Mais je voudrois bien que monsieur Lysidas voulût les achever et leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres; mais enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là dedans aujourd'hui : on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, et cela est honteux pour la France.

CLIMÈNE.

Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille furieusement.

ÉLISE.

Celui-là est joli encore, « s'encanaille ». Est-ce vous qui l'avez inventé, Madame?

CLIMÈNE.

Hé!

ÉLISE.

Je m'en suis bien doutée.

Digitized by Google

DORANTE.

Vous croyez donc, Monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?

URANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

DORANTE.

Assurément, Madame, et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas : car enfin je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez : ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance, et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais, lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature :

Digitized by Google

on veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres : il y faut plaisanter, et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMÈNE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens, et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE.

Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas : c'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux, et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE.

La cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS.

Ah ! Monsieur, la cour...

DORANTE.

Achevez, Monsieur Lysidas. Je vois bien que

Digitized by Google

vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses; et c'est le refuge ordinaire de vous autres, Messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, Monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres; qu'on peut être habile avec un point de Venise et des plumes aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes, et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui, sans comparaison, juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants.

URANIE.

Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux pour acquérir quelque habitude de les connoître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DORANTE.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'ac-

Digitized by Google

cord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; et, si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées, leur trafic de réputation, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit et leurs combats de prose et de vers.

LYSIDAS.

Molière est bien heureux, Monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si sa pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE.

C'est une étrange chose de vous autres, Messieurs les poètes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

Digitized by Google

DORANTE.

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais, de grâce, Monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS.

Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, Madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

URANIE.

Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.

DORANTE.

Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles, dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrois bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon

Digitized by Google

chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend ?

URANIE.

J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort et si les règles d'Aristote me défendoient de rire.

Digitized by Google

DORANTE.

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sauce excellente, et qui voudroit examiner si elle est bonne sur les préceptes du *Cuisinier françois*.

URANIE.

Il est vrai, et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DORANTE.

Vous avez raison, Madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses, et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS.

Enfin, Monsieur, toute votre raison, c'est que *l'École des Femmes* a plu; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE.

Tout beau, Monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que, cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre

Digitized by Google

aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre, et je ferois voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

ÉLISE.

Courage, Monsieur Lysidas ! nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS.

Quoi ! Monsieur, la protase, l'épitase et la péripétie... ?

DORANTE.

Ah ! Monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paroissez point si savant, de grâce ; humanisez votre discours, et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons ? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire l'exposition du sujet que la protase, le nœud que l'épitase, et le dénouement que la péripétie?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art, dont il est permis de se servir. Mais, puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin le nom de poème dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la

Digitized by Google

nature de ce poème consiste dans l'action ; et dans cette comédie-ci il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! Chevalier.

CLIMÈNE.

Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est prendre le fin des choses.

LYSIDAS.

Est-il rien de si peu spirituel, ou, pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des « enfants par l'oreille » ?

CLIMÈNE.

Fort bien.

ÉLISE.

Ah !

LYSIDAS.

La scène du valet et de la servante au dedans de la maison n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse et tout à fait impertinente ?

LE MARQUIS.

Cela est vrai.

CLIMÈNE.

Assurément.

ÉLISE.

Il a raison.

Digitized by Google

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace? Et, puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS.

Bon! La remarque est encore bonne.

CLIMÈNE.

Admirable!

ÉLISE.

Merveilleuse!

LYSIDAS.

Le sermon et les maximes ne sont-elles pas des choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères?

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

CLIMÈNE.

Voilà parlé comme il faut.

ÉLISE.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce monsieur de La Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paroît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour avec ces roulements d'yeux

Digitized by Google

extravagants, ces soupirs ridicules et ces larmes niaises qui font rire tout le monde ?

LE MARQUIS.

Morbleu ! merveille !

CLIMÈNE.

Miracle !

ÉLISE.

Vivat, Monsieur Lysidas !

LYSIDAS.

Je laisse cent mille autres choses, de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu ! Chevalier, te voilà mal ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme, ma foi.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE.

Volontiers. Il...

LE MARQUIS.

Réponds donc, je te prie.

DORANTE.

Laisse-moi donc faire. Si...

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Parbleu ! je te défie de répondre.

DORANTE.

Oui, si tu parles toujours.

CLIMÈNE.

De grâce, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scène, et les récits eux-mêmes y sont des actions suivant la constitution du sujet, d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui par là entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de *l'École des Femmes* consiste dans cette confidence perpétuelle; et ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

Digitized by Google

CLIMÈNE.

Foible réponse.

ÉLISE.

Mauvaises raisons.

DORANTE.

Pour ce qui est des « enfants par l'oreille », ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe, et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

CLIMÈNE.

Cela ne satisfait point.

ÉLISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses et honnête homme en d'autres. Et pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison ; et, de même qu'Arnolphe

Digitized by Google

se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses qu'il a cru faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMÈNE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ÉLISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; et sans doute que ces paroles « d'enfer » et de « chaudières bouillantes » sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe et par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré et trop comique, je voudrois bien savoir si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens même, et les plus sérieux, en de pareilles occasions ne font pas des choses...

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin, si nous nous regardions

Digitized by Google

nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Écoute-moi si tu veux. Est-ce que, dans la violence de la passion...?

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la!

(*Il chante.*)

DORANTE.

Quoi?...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la!

DORANTE.

Je ne sais pas si...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la!

URANIE.

Il me semble que...

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la!

URANIE.

Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, et que cela ne seroit pas trop mal à la queue de *l'École des Femmes*.

DORANTE.

Vous avez raison.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Parbleu! Chevalier, tu jouerois là dedans un rôle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE.

Il est vrai, Marquis.

CLIMÈNE.

Pour moi, je souhaiterois que cela se fît, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.

ÉLISE.

Et moi, je fournirois de bon cœur mon personnage.

LYSIDAS.

Je ne refuserois pas le mien, que je pense.

URANIE.

Puisque chacun en seroit content, Chevalier, faites un mémoire de tout, et le donnez à Molière, que vous connoissez, pour le mettre en comédie.

CLIMÈNE.

Il n'auroit garde, sans doute, et ce ne seroit pas des vers à sa louange.

URANIE.

Point, point; je connois son humeur : il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui, mais quel dénouement pourroit-il trouver à ceci? car il ne sauroit y avoir ni mariage, ni

Digitized by Google

reconnoissance, et je ne sais point par où l'on pourroit faire finir la dispute.

URANIE.

Il faudroit rêver quelque incident pour cela.

SCÈNE VII ET DERNIÈRE

GALOPIN, LYSIDAS, DORANTE, LE MARQUIS, CLIMÈNE, ÉLISE, URANIE.

GALOPIN.

Madame, on a servi sur table.

DORANTE.

Ah ! voilà justement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et ferme de part et d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende ; un petit laquais viendra dire qu'on a servi : on se lèvera, et chacun ira souper.

URANIE.

La comédie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en demeurer là.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

P. 6, l. 5. Le nom de laquais *Galopin* est fort ancien dans la langue française : il se trouve dans le poème de *Garin*, au XIIIe siècle. « Gueux, escuyers, *galopins*. » (Eustache Deschamps, poésies mss., f° 436.)

7, 10. « Personne *du monde* », c'est-à-dire absolument personne. — « Voilà qui me feroit plus de mal mille fois qu'à personne *du monde*. » (Mme de Sévigné, lettre du 26 juillet 1676.)

9, 11, et 13, 27. *Turlupinades* et *turlupins*. Ce sont les plaisanteries et les jeux de mots, modernement dénommés calembours, qui caractérisaient le personnage de Turlupin, surnom de théâtre du comédien Henri Legrand, de l'Hôtel de Bourgogne (1620-1637). Le mot est beaucoup plus ancien. On appelait *turlupins* et *turlupines* des hérétiques du XIVe siècle, sur lesquels on a fait peser des accusations de cynisme sans doute exagérées. Les *turlupins* paraissent plus exactement définis par cette phrase de Gerson : « Ce sont des épicuriens cachés sous l'habit de Jésus-Christ. » C'est bien en ce sens que François Villon, au huitain CVI de son *Grant Testament*, les dénomme *trupelins* et *trupelines* :

Item aux Frères mendiants,
Aux Dévotes et aux Béguines,
Tant de Paris que d'Orléans,
Tant Trupelins *que* Trupelines.

Digitized by Google

16, 16. « Avoir du revenu en sens commun. » Cette expression, employée par Climène, justifie la remarque de la sage Élise (13, 27) : « Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse et d'un *turlupin !* » La distance est courte entre les paroles extravagantes des turlupins et les affectations contournées des précieuses.

20, 19. *Cachements* de visage. Mot très significatif forgé par Molière, et dont je ne connais pas d'autre exemple.

22, 2. *Obscénité.* L'exclamation d'Élise prouve que le mot était alors récent et inusité. Cependant l'adjectif *obscène* se trouve dans Montaigne, au XVIe siècle : « Voilà pourquoi *spongia* est un mot *obscœne* en latin. » (I, 373.)

29, 6. « La caution n'est pas bourgeoise », c'est-à-dire ne présente pas la solidité voulue. Voir sur ce mot la note 24, 16 (p. 58), de notre édition des *Précieuses ridicules.*

31, 14. En *ridicules,* c'est-à-dire personnes *ridicules.*

33, 25. « Remplacer *de* quelque chose », pour remplacer *par.* Cet emploi du *de* est fréquent au XVIIe siècle.

Quoi ! toujours enchaîné de *ma gloire passée.*

RACINE, *Britannicus,* acte IV, sc. III.

Je suis vaincu du *temps ; je cède à ses outrages.*

MALHERBE, II, 12.

35, 6. *Indéfendable,* mot forgé par Molière ou plutôt refait d'après *indéfensable,* qui était un terme de coutume. Montaigne écrivait *indéfensible.* (IV, 203.)

36, 11, et 39, 13. *Pousser* une matière, et *pousser* absolument sans régime. Insister, *pousser* les choses à bout. « Mais, mon père, qui voudrait *pousser* cela vous embarrasserait. » (Pascal, *Provinciales,* IX.) « Si vous trouvez que je *pousse* un peu trop loin ce chapitre... » (Mme de Sévigné, 537.)

40, 14. « Les autres comédiens », c'est-à-dire les comédiens des autres théâtres, Bourgogne et Marais.

Digitized by Google

40, 15 et 18. Dire des *maux* et dire du *mal*. Molière, se servant alternativement de ces deux formes, suit l'usage des écrivains qui l'ont précédé : « Une autre fois il dit au mesme lieu tous les *maulx* du monde de luy. » (Amyot, *Cicéron*, 31.)

41, 27. « Qui aille *à* vous. » Cette forme du datif est reproduite par Molière en d'autres endroits, notamment dans *le Malade imaginaire* (acte II, sc. II) : « Voilà un homme qui veut parler *à* vous. »

42, 12. Un *ridicule*, c'est-à-dire un homme *ridicule*.

43, 26. *Je le quitte*, c'est-à-dire j'abandonne la partie. — « Mon père, lui dis-je, *je le quitte* si cela est. » (Pascal, *Provinciales*, VII.)

44, 20 et 23. *S'encanailler*. Je trouve le premier exemple de ce mot dans le *Grand Dictionnaire historique des Précieuses*, de Somaize (Paris, Jean Ribou, 1661) : « Je crains de *m'encanailler* », que Somaize attribue à la précieuse Mandaris (1re partie, p. 99). Mis en circulation par Molière, le mot fit une rapide fortune. « Ce mot d'*encanailler* commence fort à s'introduire; bien qu'il ne soit pas fort en usage, il est bien reçu. » (Marguerite Raffet, *Observations*, p. 39, 1668.) — « Mauvais mot de la cour », écrit Caillières, 1690.

46, 27. Tout ce morceau sur la cour se retrouve dans *les Femmes savantes*, acte IV, sc. III.

47, 28. « La cour a quelques *ridicules* », c'est-à-dire qu'on y rencontre quelques personnages *ridicules*, comme partout ailleurs.

51, 5. *Le Cuisinier françois*, ouvrage de La Varenne, publié pour la première fois en 1653.

58, 9. Sur l'expression « ne faire que *blanchir* », voir la note 109, 26, p. 120 de notre édition du *Dépit amoureux*.

60, 16. Uranie, en conseillant au chevalier de « faire un mémoire de toute leur conversation et de le donner à

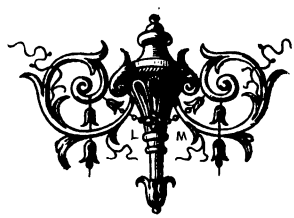
Digitized by Google

Molière « pour le mettre en comédie », explique l'allusion contenue dans de nombreux passages de *Zélinde*, où l'on présume que Molière composait ses comédies d'après les « mémoires » qu'on lui remettait de tous côtés.

61, 10. « On a servi *sur table.* »

Ainsi dit Gilotin, et le ministre sage
Sur table *au même instant fait servir le potage.*

BOILEAU, *le Lutrin.*



Digitized by Google

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Rue de Lille, 7

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
CANCELLED
MAR 7 - 1988
2598471

Digitized by Google

Mol 178.15
La critique de l'Ecole des femmes;
Widener Library 003530210
3 2044 088 256 367